

l'imminence du geste, l'approche de la seconde où l'âme lance la chair comme la foudre.

Les barres, et c'était là leur pénétrant attrait, faisaient appel à toutes les qualités. Elles consacraient naturellement les vélocités et les résolus, mais, si humble qu'il fût, chacun y courait sa chance, y concourait, parfois décisivement, à la victoire.

C'est ainsi que Justin apprit que la vigueur, même sous sa forme la plus pure, la plus finement efficace : la vitesse, n'est pas tout le mérite, et qu'il fallait, aux barres, connaître corps et âme amis et ennemis. Il comprit ainsi que Jacques Bourat, le rouquin, courait vite et droit, mais bestialement et qu'il n'était capable que de ruses grossières, non de tactique. En l'excitant de loin, en se montrant à lui quand il aurait barre sur vous, comme une cape à un taureau, tout en guignant le lourd déclin de son démarrage, on l'entraînerait aisément, en recommençant au besoin le manège, sur un frère averti, qui sortirait à point pour lui porter l'estocade.

Justin s'en ouvrit à son chef et combina la manœuvre. Confiant en sa vitesse, il décida d'être l'appau. Chargeant sur le rouquin qui pressait un frère, il le fit reculer jusqu'à son camp où l'autre reprit barre, si vite, pour ressortir tout aussitôt, qu'il pouvait croire que Justin ne s'en était pas aperçu. Celui-ci se garda bien de le dé tromper. Avec une insolente désinvolture, il rentrait dans ses lignes. Tout en se dandinant, il s'arrêtait de temps à autre pour narguer le rouquin, faire mine de le poursuivre, et, les voyant si bien occupés l'un de l'autre, les joueurs des deux camps suspendaient leurs « sorties » et veillaient au grain.

A mi-chemin, Justin s'arrêta et cracha par-dessus son épaule. Il vit alors l'autre rougir et s'avancer insensiblement en serrant les dents. Justin, dressé sur la pointe des pieds, le laissait faire. Une veine se gonflait sous les cheveux rouges, sur le front couvert de taches de son. Quand son ennemi fut à trois pas, il mit dans un sourire tout le dédain haineux dont il était capable, et, quand, plus près encore, le torse du rouquin se pencha en avant, il s'envola d'un bond pour s'arrêter dix pas plus loin.

— Vous avez peur, hein ! siffla le rouquin. (Entre enfants « bien élevés », on ne se tutoie pas.)

Cette fois, il attendit presque qu'il le touchât. D'un coup de reins, il s'était dérobé, non sans avoir senti le vent du poing de l'autre, et maintenant, il fuyait, sûr de soi, vers le camp où son chef apprêtait sa détente. En moins de rien, l'affaire était dans le sac, et le rouquin, furieux, accroché à la chaîne des prisonniers.

Bientôt le jeu n'eut plus de secrets. Justin distingua sans rémission les braves, les sots et les couards, les brutaux, les rusés qui se cachent derrière des frères pour fondre tout à coup, qui

« sortent » et « rentrent » dix fois en cinq minutes pour brouiller les cartes.

— Vous n'avez pas barre sur moi.

— Si, j'ai barre sur vous.

Etc.... —

Il fit des « campagnes », ces courses où tout le corps en des écarts, des voltes et des à-coups pervers, abuse successivement maint ennemi, se donne et se reprend à la divine vitesse.

— Campagne ! clamait Justin en faisant irruption dans le camp ennemi, le bras droit levé en signe de triomphe.

Trois « campagnes » donnaient droit de choisir un prisonnier. C'était un véritable exploit, très périlleux, très rare, que tentaient seuls les grands joueurs.

Le petit Gélinot connu aussi dans leur plénitude les tranches des prisonniers distendus en une chaîne de bras écartelés et d'aisselles douloureuses. Les captifs assistaient ainsi, dans l'impuissance et dans l'imploration, aux phases de la partie, à l'échec des expéditions de secours. En général, les joueurs les plus faibles étaient commis à la garde des prisonniers, les plus forts chassant l'homme et s'exposant ainsi au risque des « rallumages ». En face, on combinait des plans de délivrance. Parfois, un héros parvenait à toper dans la main du premier des captifs. Alors, quelle envolée hurlante !

Durant des mois, les barres furent la grande affaire de Justin ! Il en délaissait son cerceau. Il espérait, le matin, en frémissant, la partie de l'après-midi, se désolait quand la pluie ou la neige venaient anéantir cette exaltante perspective.

Un jour qu'Ary Soulès, le chef dont il était le plus noble second, était malade, Justin fut proclamé chef, et le petit Gélinot, qui n'avait jusqu'alors vécu que sous le joug, se trouva face à face avec l'exercice du pouvoir.

« Non, non, pensait-il, en proie à un embarras affreux. Je ne pourrai pas, je n'oserai jamais. »

Il fallut bien pourtant, sous peine de déshonneur, qu'il se laissât forcer la main. Les clans en vrai désir de chef, ne sont-ils pas féroces pour ceux qui les déçoivent !

Une telle élévation, quand il se fut familiarisé avec elle, le désabusa d'ailleurs vite, ou plutôt ses aspirations excédant par trop ses pouvoirs, une désaffection le prit qui tourna en dégoût.

Au lieu de se retrouver à heure fixe, tous ensemble, et de jouer sans défaillance, une fois on était quinze, une autre fois dix. Souvent, sauf quelques acharnés, personne ne voulait jouer. Le cerceau, et même — ô honte ! — la toupie, parfois le simple bavardage, éparpillaient les fiers joueurs de barres. Enfin, quand on jouait, certains abandonnaient le jeu en pleine partie. Contre ces désertions, contre ce règne du caprice, Justin ne possédait pas d'armes. La troupe se dérobait à l'emprise du chef.

Enfin, les filles : sœurs ou cousines, qui se mêlaient aux parties, déséquilibraient le jeu. Leur

faiblesse, que ménageaient certains joueurs, introduisait dans la bataille des sentiments suspects. Justin exérait ces galanteries. Il estimait, en effet, que les garçons et les filles sont de deux races différentes, et qu'il faut qu'il en soit irrémédiablement ainsi. Il sentait que des lois mystérieuses règlent les rapports des deux engeances et que, dans l'ignorance de ces lois, les garçons n'ont qu'à perdre à fréquenter les filles. Citoyen acharné d'un des deux univers, il niait l'autre comme un péril mortel, insinuant. Il méprisait ces affutiaux flottants, ces mines inviteuses, ces cheveux épanchés. Mais tant de bonnes raisons n'empêchaient pas qu'il s'occupât beaucoup des filles. Il n'ignorait pas que leur corps était différent du sien. Même, une curiosité qu'il savait être mauvaise, le poussait à s'assurer de cette différence. Son regard montait de biais sous leurs jupes, à la naissance des cuisses, blanche et déjà secrète. Il se rappelait non sans honte à leur contact la façon dont elles s'imposaient à lui, elles et le dard de leur mystère, lors des méditations où il lui arrivait de s'abîmer.

Ce ragoût-là lui paraissait jurer avec l'ardeur des barres. Peut-on vraiment jouer avec des filles ! mais la timidité et le respect humain l'empêchaient de les proscrire. Il feignait de ne pas les voir ou se vengeait de leur présence à la faveur du jeu. Quand il ne les dédaignait pas, il fondait sur elles. Au lieu de battre sur leur dos les trois coups de la capture, il les prenait à pleines mains, il les tenait à merci.

Il y en avait une qui était, pour ainsi dire, sa captive préférée. Elle était brune et de teint mat. Elle avait un nez osseux et busqué, des yeux immenses et noirs. Ses boucles sombres, indestructibles, sautaient sur ses épaules. Elle portait des jambières de cuir jaune boutonnées jusqu'au-dessus du genou, bref de ces jambières qu'un garçon comme Justin, fier d'aller en toute saison mollets nus, jugeait ignominieuses.

Un jour, elle dit à Justin qu'elle s'appelait Cathi, et que ce nom était la même chose que Catherine. Justin en avait été frappé. « Cathi, Cathi », pensait-il.

Il ne la prenait jamais dans son camp. Il préférerait, en effet, la vaincre à la protéger. Souvent, en pleine mêlée, le désir lui venait de s'emparer d'elle. Il la regardait droit dans les yeux, il la visait de toute sa puissance et eût juré qu'elle acquiesçait. Elle avait, en tout cas, une façon à elle de se réserver aux coups de Justin.

Quand il lui courait sus, elle fuyait pourtant de toutes ses forces. Justin s'emplissait les yeux du galop de ses jambières, de l'envol de ses jupes sur du linge blanc, des sauts invraisemblables de ses boucles luisantes. Il éprouvait à lui appuyer chasse et à abattre la main sur elle, une joie étrange, brûlante, indigne du jeu. Et s'il lui arrivait d'être fait prisonnier en poursuivant Cathi, il lui semblait subir un châtement providentiel.

JEAN BERNIER.

## Plate-forme arrière

(POÈME)

Tram.

Chocs saccadés qui brisent.

Ma pensée s'allonge sur la route terne — poussière — les rails ne brillent pas.

Au bout, elle se crénelle grisement avec des trous noirs [— murs sales de béton.

Plate-forme bondée — enserré — je me sens des plaques [chaudes dans le dos : une femme là derrière.

Enserré — je tends vers le dehors — vers la route.

Et mon corps suit ma pensée qui s'allonge.

— Mon corps secoué par des

chocs saccadés qui brisent.

Tournant hurlant — roues grincheuses — à gauche, à droite — contacts violents.

Nous débouchons sur une kermesse qui s'apprête :

baraque, vertes — balançoires grêles — moulins couverts [de rouge et blanc.

Un orchestron s'époumonnait poussif — ignoble musique — cela me rendit malade comme un chien — malade

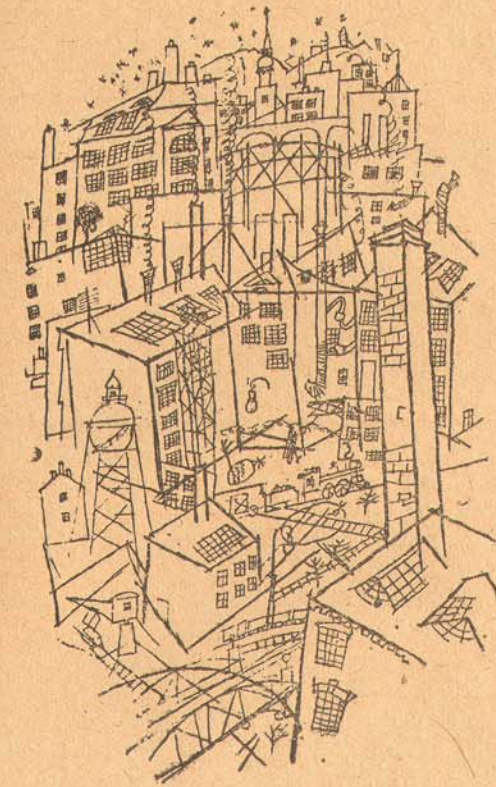
d'ennui, de mollesse — malade — ignoble musique.

Et j'appesantis ma pensée sur cela — ignoble musique — et je me laissai aller lourdement sur cela — ignoble

musique — cela me rendait épaissement malade.

Alors je me sentis imbécile.

FABER.



(Dessin de Georges Grosz)